

L'événement, l'existence¹

Qu'est-ce qui se passe ?

... rien ..., un « ange » comme on dit...

Ange, cet autre nom du rien, du rien d'être. Inconsistance ontologique, pur possible. Inconsistance éthique aussi bien : Archange Gabriel ou ce diable de Belzébuth, « *L'ange est créé en état de bonheur mais libre de tourner au bien ou au mal* », nous dit une mythologie chrétienne. Inconsistance sexuelle finalement: incorporel hors chair, la question même du sexe des anges disqualifie toute pensée. En fait, une multiplicité inconsistante. Denys l'Aréopagite, théologien, parle à propos des anges d'une « multiplicité d'intermédiaires qui prolifèrent hiérarchiquement² » entre le Créateur, l'Un qui Est en retrait et la créature, l'être-là qui en sera tombé; et Alain de Libera³, médiéviste, précise qu'ils constituent; « *un système de places où chacun est assigné à résidence... à manens, du latin mansio, [mis à l'arrêt] entre le moment de la sortie [de l'aller] et le moment du retour ; à quoi, ajoute Libera, « Maître Eckart oppose la mobilité dynamique de l'âme humaine, qui, en se fondant sur le néant, monte au dessus de tout le créé, ce que ne peut faire l'ange. »* ».

On dit en effet, quand rien *n'*arrive: non pas « *un ange se passe* », mais « *un ange passe* », le « se » dit *réflexif* forclus de l'énoncé : quand l'ange passe, ne passe *pas* « *se* ». L'ange aura passé, toujours déjà passé, n'ayant jamais eu lieu d'être, « irréal ». Quand *quelque chose* en revanche *se* passe, que *ça* arrive, on appelle *ça* un événement.

Mais un événement est-il pour autant la passe de « quelque chose » ? L'énoncé assertif qui contraint au complément d'objet (il se passe... quelque chose) n'est-il pas trompeur de paraître donner consistance de chose à « ça » qui arrive ? Un événement *n'*est certes pas rien, *pas rien qui compte, tout au contraire* ; mais comme tel d'abord il *est* rien, *rien que rupture dans ce qui est*, irruption du rien de présentable ici maintenant, a fortiori représentable. Dans *l'acte* de son advenue imprévisible, « ce » qui *fait* événement n'est ni ce qui *surgirait* d'un passé déenfoui et simplement se dévoilerait enfin (comme vérité de ce qui était), ni ce qui s'annoncerait d'un à-venir comme *avènement* d'un nouvel ordre (comme réalité advenue). Ni dévoilement ni avènement. Le « ce » qui arrive (c,e) n'est autre que le « se » qui se passe (s,e). Ce « se » que Maître Eckart, le bien nommé à faire écart à l'institution divine, épingle comme la « *mobilité dynamique* » intrinsèque à « *l'âme humaine* », disons lacaniennement le parlêtre, et qui dé-passe l'ange en sa stase d'irréalisé, (« *monte au dessus de tout le créé* ») le trépasse de sa paradoxale puissance néantisante⁴ (« *en se fondant sur le néant* »), néantisation qui est seule en puissance d'exempter, ou arracher, la mouvance du mouvement en son infini de continuité, des assignations à résidence qui le fixent et le figent en places discrètes et dénombrables – et donc « présentables ».

Pour le dire autrement : bref retour aux fameux arguments de Zénon d'Elée, de quoi ironiquement lui couper les ailes qui selon Zénon assurent de leur zélé battement discontinu le vol pourtant *réellement* continu de la flèche, supposée alors ne jamais atteindre sa cible, ou les pas cadencés d'Achille ne jamais rejoindre les petits petons de Briséis. Or, si et quand il « se passe quelque chose » (plutôt que rien), ici *entre* Lui et Elle, et qui aura alors *fait acte*, c'est

¹ Conférence aux « mercredi » du Cercle freudien, en juin 2016.

² Cf la « triple triade » de la « Hiérarchie céleste » : séraphins, chérubins et trônes.

³ Alain de Libera : *L'invention du sujet moderne*, cours au collège de France 2013-2014, p 35. Ed Vrin .

⁴ J'emploie cette formule d'allure sartrienne mais qui se traduit (et se transforme) dans le dire freudien en termes de « pulsion de mort » : ce qui « pousse » au-delà du principe de plaisir (lequel « régule l'appareil psychique » fonctionnant à l'homéostasie) n'est certes pas une conscience s'en faisant attribut, mais une perte de « réalité » qui fait trou dans le « savoir faire » supposé « instinctuel », qui ouvre la faille du « non-réalisé » de l'inconscient, à ses « pulsations ».

qu'il et elle seront *passés à autre chose* : rien ne sera plus jamais après comme avant, irréversiblement. L'événement est donc ce « se passer », *qui aura certes fait passer de quelque chose à autre chose* : mais pas chose « lui-même », seulement *passé*.⁵

Pourquoi ai-je fait devant vous, qui ne pensiez certainement pas être venus ce soir à la piscine, cet espèce de saut de l'ange⁶? Pourquoi cet exercice grammatico-logico-théologique, voire « spirituel » ou « psy-rituel » pour le dire à l'Allouch?

Réponse : pour introduire, sinon au narcissisme (quoique... on pourra éventuellement croiser le chemin que Christian Fierens fraye en funambule dans son dernier livre, *L'âme du narcissisme*), introduire donc à une question qui me semble décisive: et c'est le cas de le dire puisqu'il s'agit de *ce qui se décide* aux moments qui comptent justement dans un parcours, **aux moments où il s'agit de « se compter » comme sujet au-delà de « J'ai trois frères, Sigmund, Jacques et moi »** ! Aux moments donc où *se décide d'exister, d'ex-sister* à ce qui se dit, à ce-qui-se-dit-dans-l'oubli-qu'on-dise.

Événement n'est pas un concept proprement analytique. Est-il d'ailleurs un concept, pour autant qu'on entend par là ce qui assurerait une prise, surtout en l'occurrence sur ce qui ici échappe singulièrement à toute prise : l'événement est soit en excès, *surprise*, soit en défaut, *méprise* ; et il déborde par définition toute maîtrise, qu'il survienne dans *l'horreur* (traumatisante) ou dans *l'extase* (éblouissante), ou encore dans une composition follement ambivalente comme ce que Duras a nommé *le ravissement* ?

Passons. Je retiens seulement que ce terme est de peu d'emploi dans nos théorisations analytiques et en tout cas n'y opère pas en signifiant maître ou fondateur, ou même ordinairement pertinent, quoique ne contrevenant pas a priori à ce qui peut s'en articuler⁷. Inversement, l'événement peut survenir dans bien d'autres champs que celui de notre expérience analytique: dans la rencontre amoureuse, foudroyante ou ravissante, dans la création artistique aux instants de grâce où « ça vient » on ne sait d'où, dans les temps féconds de pensée, scientifique, mathématique ou autre, où se découvre ce qui s'invente, dans les moments politiques rares mais décisifs où dans le collectif s'insurge « l'ange (sic) de l'histoire » comme dirait W Benjamin.

Je ne tenterai pas pour autant une théorisation générale de l'événement, ce dont je laisse le soin au philosophe que je ne suis pas ici. Je note simplement trois points de repère pour baliser ma démarche :

1° point : On ne parle pas d'événement dans n'importe quel contexte, mais à propos de ce qui peut être considéré, au moins sous un angle, comme une *praxis*. J'entends par *praxis* non pas n'importe quelle pratique, **mais celle qui implique un sujet dans cette pratique même, au-delà d'en être l'agent** (lequel est déterminé a priori comme *place* dans un discours), **sujet impliqué au point de s'en inventer à même son exercice, d'en naître dans le**

⁵ Il reste que l'instance angélique, comme *nom* du rien d'être, irréel de l'ange comme *lettre en instance*, aura inscrit l'imprésentable événement sur la ligne représentative du mouvement en rabattant le temps indivisible de sa mouvance sur l'espace mentalisable, l'aura pointé sur la ligne qui s'en trace, l'aura ponctué comme « point à la ligne », comme « point » très *singulier* car impossible à localiser, point hors ligne, littéralement *inter-médiaire*, un être-ange qui n'est qu'un « entre ». Elle aura du coup épinglé comme *espace-ment*, la rencontre qui n'aura eu lieu (*événement*), que de n'avoir pas eu lieu (*placement*) - le premier « avoir lieu », *ce-qui-se-passe*, touchant au réel, *d'achillement briseiser* la réalité ordinaire d'être au monde ; le deuxième « avoir lieu », *trouver place*, prêtant lieu d'être à ce qui n'aura fait que passer (e,r), en tenant lieu.

⁶ Le saut de l'ange est usuellement un plongeon dont le trait spécifique est de marquer un temps de suspens, aussi court soit-il, où le mouvement du vol paraît interrompre sa mouvance en une posture bras tendus en croix et corps cambré, comme l'ange est censé localiser à la lettre (a) le point d'être de son vol à la lettre ininscriptible comme tel, car « irréel ».

⁷ Lacan l'emploie au moins, sur la fin, quand il parle d'« événement du corps »...

procès dont il se trouve opérateur, de se faire sujet à ce dont il participe ; et de ceci justement qu'il n'en est pas a priori *partie prenante*, qu'il n'y est pas d'abord *en place*, mais y vient pour autant qu'il s'y trouve engagé en son devenir.

On pourrait dire aussi qu'une praxis est une pratique telle que *s'y découvre ce qu'on en invente*, que s'y conjuguent en torsion les *deux sens opposés* (cf Freud) du mot invention, double sens du mot tel que le relève M.Montrely au début de son article : « *Le double statut, flottant et fragmentaire de l'inconscient* », soient: le sens étymologique de découverte de ce qui aura été déjà là et le sens d'usage actuel de ce qu'on aura en acte fait advenir.

On pourra vérifier que cela vaut pour les pratiques analytique, artistique, politique, amoureuse et les processus de penser, pour autant du moins qu'elles ne s'instituent pas, ne se tuent pas à se situer d'un système qui les réduit à leur fonctionnement.

2° point: je m'intéresserai bien entendu essentiellement à la praxis analytique, pour y mettre à l'épreuve ce nom d'événement qui n'est peut-être que l'événement d'un nom, un peu nouveau dans notre champ, mais qui pourrait, sinon donner prise sur ce qui s'y passe, du moins aider à cerner d'un peu plus près ce qui se dit en particulier en termes *d'acte analytique*, signifiant lacanien à la fois énigmatique et pourtant reçu bien souvent comme allant de soi. Tentative qui voudrait ne pas se réduire à un tâtonnement théorisant mais porter au cœur de la clinique quotidienne : pourquoi tant de séances enchaînées dont on soupirera qu'il ne s'y passe rien, sinon des anges en ribambelles ennuyeuses ? Pourquoi un jour, il paraîtra qu'il se passe quelque chose, ou plutôt après coup qu'il *se sera* passé quelque chose ? Qu'est-ce qui se sera passé ? Comment faire pour que ça se passe, que passe « se », d'analyste à analysant, à la faveur d'un « champ flottant » entre eux où « se » ne se localise plus en un « soi » et un autre « self » (ce que M.Montrely appelle non-séparabilité) ? Ou que faire ou dire de ce qui se passe, ou s'est passé ? Bref, question de l'efficience – je ne dis pas efficacité ou performativité, qui supposent des critères normatifs – de la psychanalyse en acte.

3° point : mais avant d'en venir là, je prendrai du temps pour envisager sous certains angles l'épineux problème de l'articulation entre psychanalyse et politique dont je pense et l'ai écrit de façon développée dans un article de *Che Vuoi* ⁸ qu'entre elles deux il n'y a pas de rapport, car il s'agit de *deux champs* a priori hétérogènes et où peuvent s'engendrer *deux praxis* tout à fait distinctes à mon sens, même si n'en sont pas exclus de possibles nouages.

Pourquoi alors ce détour ? Parce que ce terme d'événement a été mis en jeu parmi nous, au Cercle freudien, association de psychanalyse, à propos des attentats djadistes du 7 janvier puis du 13 novembre et a motivé explicitement le dernier numéro de la revue, et que c'est là qu'a pris source pour moi ce désir de faire de ce signifiant *événement* une chose à penser. Disons que ce fait de discours courant en réunion, la circulation entre nous de ce nom *d'événement* emmêlant politique et psychanalyse et le tourbillon de prises de position qui s'en sont suivies, ont fait pour moi... comme un (petit) événement, un trouble ou une brisure sinon une faille dans un consensus supposé, et qui m'implique à ce que j'en réponde.

-1-

Je reprends ce dernier point en posant abruptement deux questions : 1- *En quoi* ces meurtres de masse aveugles et extrêmement violents, auto-meurtres de surcroît, auront-ils fait *événement* ? 2- *En quoi* concernent-ils la psychanalyse, ou les psychanalystes en tant que tels ?

D'abord la première question. Ces faits de violence ont secoué Paris, et bien au delà pour autant qu'ils ont été répercutés par la puissance médiatique tout autour de la planète – conformément d'ailleurs à la stratégie de Daech. Ils ont touché les individus un par un,

⁸ *Che Vuoi* ? n°40. « Psychanalystes, encore un effort. »

physiquement pour un certain nombre et psychologiquement pour beaucoup d'autres à des degrés d'intensité divers selon leur position dans la cité, leur histoire *individuelle ou communautaire* et leur interprétation spontanée subséquente. *Emotion* qui nous a ébranlés nous-mêmes directement à divers titres, et indirectement dans notre pratique chez nos analysants. Est-ce pour autant, de par sa seule spectaculaire violence, un *événement*, comme il semble qu'on l'ait immédiatement interprété, y compris dans notre association qui s'est sentie contrainte aussitôt d'y réagir par un numéro de la revue pour tenter d'en mesurer l'indicible traumatisant ? La question mérite pour le moins qu'on la pose avec un certain recul : *événement ou symptôme* ? Ce n'est pas pareil, et ce qui en décide est la suite qu'on lui aura donné, la manière d'en prendre acte.

Or, sur la place publique – premier sens du mot « politique » en tant qu'il désigne une *dimension*, celle du *collectif* (qui n'est pas nécessairement *collection* et qui est le sens mis en évidence par Hannah Arendt, selon laquelle n'existe pas *un* homme tout seul dans son solipsisme ni *l'Homme* comme genre dans son essence abstraite, mais *des* hommes, dans leur *pluralité*,), sur la scène publique donc la *réaction* – et je pèse ce mot, à prendre d'abord au sens nietzschéen de *réactif*, sinon de réactionnaire – la réaction a été de *faire foule*, au sens freudien d'une identification communautaire à un trait ou un autre particularisant, aussi extensif soit-il, c'est-à-dire incluant dans un ensemble, un *nous* excluant les « *eux* » qui ne s'y reconnaîtraient pas – « *Nous sommes Charlie* », la liberté d'expression, ou « *Nous sommes Paris* », le lieu de la « vraie » vie, ou « *Nous sommes la Démocratie* », en l'occurrence la « vraie », la libérale, etc. Ce qui a naturellement fait le lit des hommes dits « politiques » de tout bord prompts à s'en improviser les incarnations, en bons pasteurs du troupeau à rassembler au bercail national-républicain.

Cet *événement* putatif s'est donc avéré *politiquement* plutôt un *fait de discours*, du (des) discours en place, dont tout l'effet aura été de fixer comme traumatisme l'effraction « accidentelle » de *l'être-au-monde* qui prévalait jusque là et dont il s'agit de préserver dans l'urgence la valeur civilisationnelle, menacée par une barbarie venue de nulle part, sinon de l'abîme du « Mal », *instance de l'ange tourné diable* : il ne s'est finalement rien passé, sinon une monstruosité renaissante depuis toujours, à éradiquer encore et encore, qu'on peut par exemple rapporter à une dite « pulsion de cruauté »⁹, ce qui revient, à mon sens, à faire renaître le vieux mythe rationaliste de « nature humaine ». Rien qu'une émotion à partager impérativement sans en questionner davantage la source dans son paysage historique : « *chercher à expliquer c'est excuser* », dira d'ailleurs un des pasteurs en chef, pour *a-val-iser* l'urgence guerrière de restaurer l'état des choses « normales », forcément « démocratiques ».

Un *symptôme*, contrairement à un événement, c'est *ce qui ne s' passe pas*, en un double sens : ça ne passe pas, ça reste dans la gorge, ça coince, cri de la vérité non dite dans la faille de ce qu'on veut bien savoir ; et ça ne se passe pas, ça ne cesse de s'écrire sans parole, et ça se répète indéfiniment, tant qu'on n'en a pas déshabillé les parures narcissiques et les costumes discursifs jusqu'à l'os du réel en cause. Rien ne se sera passé, sinon l'effet traumatisant que le symptôme fixe, et qu'en l'occurrence le discours pastoral engage à cultiver communautairement, c'est-à-dire religieusement.

Or, quand en effet événement il y a, *il n'aura eu lieu que d'en prendre acte après coup comme tel*, comme rupture du « monde d'avant », et ça implique de *s'en faire conséquent*, à savoir s'employer à en réinventer un autre. Ce qui en passe par une analyse (politique ici) des faits symptomatiques plutôt que se contenter d'exorciser une monstruosité ineffable, qui n'atteste que de la passion de l'ignorance : refoulement idéologique de la praxis politique, déni économiste de la réalité fissurée du mondialisme capitaliste, voire forclusion « républicaine » du réel social rejeté hors scène.

⁹ Cf René Major.

En effet, comment ne pas au moins se demander si cette folie destructrice, nihiliste dirait Nietzsche, ne manifeste pas le retour dans le réel d'une image hideuse de ce que Viviane Forrester il y a vingt ans appelait la « violence du calme », effet structurel de « l'horreur économique » qu'on veut bien, si du moins on est « progressiste », *dénoncer* à tour de livres et articles bien informés mais à condition que ce soit sans conséquence politique, que la « critique » du dit (néo)libéralisme » reste comme on dit « parole verbale », occasion à disserter plus ou moins savamment ? Les attentats comme tels n'auront dès lors pas *fait événement* mais auront *fait symptôme inanalysé*, à savoir retour spectral dans le réel de la vérité du désordre généralisé du marché mondial, ne faisant qu'ébranler passagèrement notre petit monde subjectivement clos sur ses privilèges, aussi relatifs soient-ils pour la plupart, mais qu'on s'emploiera à reconduire tel quel et à défendre par tous les moyens contre le « Mal » du « Dehors », ici nommé Daech..

Mais laissons là cette analyse politique, discutable assurément, et heureusement. Car ce que je voudrais surtout faire entendre, c'est qu'une telle discussion ouverte, si elle avait lieu, serait *politique*, c'est-à-dire entre citoyens. Et c'est là que nous retrouvons la deuxième question que j'ai posée plus haut : que viendrait faire la psychanalyse dans cette galère, en l'espèce d'une association de psychanalyse par exemple. ?

Je précise, pour éviter des malentendus : comme psychanalystes recevant des analysants dans l'émotion, nous sommes bien entendu convoqués au travail avec eux, et avec nous-mêmes, de même que nous accueillons quotidiennement sur le divan toutes sortes d'échos de la rue. ***Mais en quoi la psychanalyse aurait-elle à penser, à dire, voire même à « faire » (comme il a été proposé), à porter au nom de sa pratique et de ses théorisations une parole qui vaudrait intervention politique***, même si on l'agrément de précautions oratoires pour se prétendre au-dessus de la mêlée », c'est-à-dire en fait en redoubler la réalité partisane qui s'ignore, d'un déni sous la figure du « point de vue de Sirius », ce qui revient en somme à vouloir faire une sorte de « métapolitique », dont le sujet supposé la savoir tomberait du Ciel ?

On peut certes y trouver occasion, plus ou moins opportuniste, de remettre en chantier des concepts ou énoncés issus de la pratique analytique, celui de « meurtre » par exemple, dont Freud a fait usage précis et spécifique, le détournant de ses usages courants, juridique par exemple, pour rendre compte de notre pratique (la question du père en l'occurrence) ; et pourquoi pas ? On peut aussi collecter un par un les « témoignages » des individus que nous sommes aussi, et qui, rodés en principe à l'analyse, peuvent faire, à partir de ce qu'ils ont pu éprouver singulièrement, un travail d'analysant que d'autres pourront moins faire. La revue peut être ainsi lue.

Mais si, comme elle pourra se présenter même sans qu'on le veuille du fait de sa publication comme revue de psychanalyse, elle apparaît comme une sorte de « déclaration » analytique dans le champ politique, et que ce qui s'énonce prend valeur d'élucidation théorique du fait en question, alors il me paraît qu'on est dans une confusion regrettable.

Il y a d'abord le fait qu'on aura pris en quelque sorte « pour argent comptant » comme « événement » ce qui a été déclaré tel par le discours journalistique pour qui est nommé ainsi tout et seulement ce qui est « spectaculaire », et que nos paroles du coup risquent de se noyer dans la réaction générale bien orchestrée qui les réduit à un grand cri d'horreur. Ce qui est d'autant plus dommage que, repris et détourné pour le travailler dans notre champ, le signifiant *d'événement* peut devenir intéressant pour renouveler un peu certaines de nos propres théorisations; ce que je tenterai de faire, au moins de l'amorcer, tout à l'heure.

Au-delà, se pose plus largement le problème de ce que je nommerai provisoirement « l'articulation » de la psychanalyse et de la politique, qui n'est certainement pas résolu par les quelques bouts de phrases lapidaires que Lacan a pu prononcer en son style aphoristique,

du genre « *la psychanalyse est politique* » ou « *l'inconscient c'est le social* », ou « *La psychanalyse au chef de la politique* », encore moins par toutes sortes d'amalgames synchrétiques qui se contentent de « mélanger » des termes hétérogènes, comme par exemple ce syntagme étonnant de « psychanalyste démocrate » qui sonne pour moi aussi étrangement qu'une « brouette trigonométrique ».

Je ne dis pas ça, pour soutenir une supposée « extra-territorialité » de la psychanalyse qui est bel et bien insérée jusqu'à l'oreiller du divan dans le social ; ni pour prôner un apolitisme dans la cité ; bien au contraire, j'ai une trop haute idée de la nécessaire politisation pour la laisser réduire à une « psychanalysation » qui s'avère d'ailleurs vite dans ce contexte un avatar de la psychologisation que dénonçait Lacan dès les années 50.

Et quitte à s'autoriser de la Parole du Maître, on peut aussi trouver au magasin Lacan cet avertissement que « *La psychanalyse ne dit pas tout sur tout, ce n'est qu'une expérience de parole* », ou (dans *La psychanalyse dans ses rapports avec la réalité*) que « *L'analyste se fait gardien de la réalité collective, sans en avoir même la compétence. Son aliénation est redoublée – de ce qu'il puisse y échapper* ». C'est le moment de se rappeler qu'on ne fait le psychanalyste qu'à ne pas l'être, l'être pas-tout en tout cas, le même Lacan dénonçant dans le séminaire *L'insu...* ces fins d'analyse où le symbolique prend toute la place et qu'il représente par le tore trique où les ronds noués le sont à l'intérieur du *tore*, d'où indication plus ou moins ironique d'une « contre-analyse ». C'est donc bien à tort que l'analyste, sous prétexte d'être gardien de *lieux* où se nouent et dénouent les destins des sujets qu'il accompagne, prétend en extraire un regard, fût-il « éloigné », sur la réalité collective. Sinon comme citoyen lui-même.

Certes, je trouve sympathique, et même encourageant, que de plus en plus de psychanalystes se trouvent interpellés et se sentent concernés par la « misère du monde »¹⁰ qui se diffracte sur les divans et dans les institutions dites de « soin » où l'analyse opère, c'est-à-dire à travers et au-delà des lieux construits spécifiquement de notre exercice. Et je partage pleinement cette implication (politique) dans « la marche du monde. On peut par ailleurs comprendre notre confusion par le fait que depuis 15 ans, *le Politique* à engagé une attaque en règle contre la psychanalyse, dénigrant idéologiquement son retentissement culturel et remettant en cause les conditions sociétales de son exercice, ce qui a contraint les analystes à s'extraire de la bulle quasi miraculeuse des années 60-80 où ils pouvaient cultiver une illusion d'extra-territorialité, et les a conduits à lui résister en tentant d'élaborer plus ou moins collectivement des *politiques de la psychanalyse*, sous le double aspect (en continuité moebienne) d'une politique extrinsèque de défense de son insertion sociétale et d'une politique intrinsèque de son renouvellement. Mais cela ne transforme pas pour autant la praxis analytique en praxis politique.

Pour être clair, il convient de s'interroger sur la notion de *politique*, qu'on emploie généralement dans notre milieu sans aucun discernement, le recevant de « l'extérieur », c'est-à-dire du langage courant. Ce qui est normal puisqu'il ne s'agit pas d'un terme que la psychanalyse ait à travailler spécifiquement dans sa pratique. Raison de plus pour n'en pas rester à la doxa, et en déconstruire le nœud de sens¹¹, avant de s'en servir. En l'occurrence,

¹⁰ Titre d'un célèbre livre d'enquêtes sociales de Pierre Bourdieu.

¹¹ Je fais ici délibérément *une analyse philosophique* de notion, non psychanalytique, car il s'agit non de mettre à jour ce qui insiste de l'inconscient (comme chaîne signifiante où est représenté le sujet qui n'y insiste que comme aphanisis, jusqu'au point d'ombilic où le réel - béance dans la cause - dissémine l'être supposé du sujet - destination subjective – sauf à en prendre acte, se faire sujet du réel de l'inconscient), mais de déconstruire le nœud de sens, non pour atteindre au non sens a priori du signifiant, encore moins au hors sens du réel, mais à la pluralité de signifiés de la notion prise comme signe (non signifiant comme tel), càd en restant au niveau de la conscience, et du langage comme code. Usage légitime ici de la philosophie, ou plutôt du « philosopher » comme pratique discursive (relevant donc du discours du maître... du sens, fournissant au maître agent du discours la jouissance de son pouvoir), et qu'il vaut mieux mettre explicitement en œuvre, car user sans critique

« politique » se dit au moins selon quatre sens distincts: c'est une dimension, une instance, une stratégie et une praxis.

1. C'est, comme on l'a vu avec H. Arendt **une DIMENSION**, celle de la *pluralité*, ou du *collectif*, le fait social universel qu'il n'y a d'humains que co-existants, même et surtout si on s'emploie idéologiquement, comme dans la formation sociale dominante aujourd'hui, à faire croire à chacun qu'il est seul au monde et que seul compte son sort individuel fût-ce aux dépens de chacun des autres dans le déni d'être tous embarqués sur le Titanic.

Le dispositif analytique, par axiome et à juste raison freudienne, l'ignore, qui ouvre sa porte aux individus un par un, même si c'est pour qu'il découvre que son « un » est illusoire et qu'il est extimement très « peuplé ». L'analyse *peut* alors déconstruire l'illusion individualiste voire dans le meilleur des cas laisser partir l'analysant plus ouvert à l'existence des autres, mais précisément lui échappe ce qu'il en fera *réellement* dans le collectif. Ce qui n'empêche pas des *nouages* entre la singularité du sujet mis en jeu par l'analyse et la pluralité du collectif où il s'insère dans la réalité sociale où il prend corps.

Deux exemples. Le petit collectif, toujours en risque de faire communauté, des associations d'analystes, ou plutôt d'analysants continués qui en répondent au-delà de leur cure, où le parcours singulier de chacun n'est pas sans chercher des échos dans ceux de quelques autres (comme je le fais ici!). Deuxième exemple : le travail analytique en institution, avec des dits « fous » en particulier, à la fois dans une extrême solitude et branchés en direct sur le collectif, qui implique de nouer l'accueil de leur singularité dans l'analyse à la pluralité des références et des intervenants, « *ceux qui sont concernés par sa folie* » comme le dit Frank Chaumont dans sa belle préface au livre « collectif (sic!), *Espaces de parole*, auquel je renvoie.

2° sens : le Politique désigne **une INSTANCE sociale**, celle où se localisent les jeux de *pouvoir* historiquement déterminés, qu'on les réduise (avec Althusser) à la centralité étatique y compris ses ramifications en appareils d'Etat, juridiques et autres, ou qu'on en suive (avec Foucault) les réseaux disséminés à l'œuvre dans tout le *socius*.

En tant que les *lieux*¹² que l'analyste ne cesse d'avoir à *inventer* pour y loger son exercice singulier, y « faire son trou » pourrait-on dire, n'en sont pas pour autant hors sol et *prennent place* dans le social..., et bien ces jeux de pouvoir le cernent de toutes parts et le contraignent à tenter de les déjouer, *localement* dans les « sociétés » d'analystes avec leurs effets de groupe ou de maîtrise toujours réurgents, *globalement* dans le contexte de l'époque historique, à savoir ce que j'ai déjà évoqué, les interventions et pressions des instances de pouvoir politique

d'une notion qui n'est pas issue du champ analytique, ne fera que reconduire naïvement une doxa, c'est à dire le discours dominant, en sa fonction idéologique. Cette pratique d'analyse de notion prend racine dans le dialogue socratique (cf « dichotomie »). Pour ma part, je m'appuie sur sa version wittgensteinienne (telle qu'il l'a théorisée dans les *Investigations*) : l'unité de sens de la notion est comprise comme nœud de significations, carrefour *d'usages*, qui mettent en acte divers signifiés dans divers « jeux de langage », tels qu'on peut les trouver dans le discours courant. Une telle analyse de notion, en philosophie, est une sorte de préalable, son enjeu philosophique propre étant de tenter à partir de là de reconstruire cette unité de sens telle quelle rende compte de ce nœud, ce qui consiste à la conceptualiser, en forger un concept au-delà des usages immédiats, ce en quoi chaque philosophe s'invente une philosophie. Mais ce n'est pas ce qui ici nous intéresse.

¹² Il y aurait lieu ici – c'est le cas de le dire – de travailler l'écart entre « place » (ou « espace ») et « lieu ». Entreprise décisive à mon sens, pour la psychanalyse mais peut-être aussi pour toute praxis véritable dont l'enjeu est de situer cette espèce de « matrice » indéfinissable d'où quelque chose comme un sujet prend son essor « *comme de lui-même* », et qui n'est pas réductible, sinon dans un recouvrement « secondaire », à une « place » autorisée qui lui serait dévolue. Je me contente de renvoyer à certains auteurs qui dans des styles voire registres très différents s'y affrontent : J. Allouch à la fin de son dernier livre (*L'autre sexe*) qui va chercher dans le Timée de Platon, pas sans Derrida, des ressources pour une « choralogie » débordant la « topologie » (le lieu est « la place qu'occupe une chose *en mouvement*); ou M. Montrelay dans « lieux et génies » ; ou même Aristote qui dans la Physique livre 4, pointe le lieu comme « *limite immobile immédiate de l'enveloppe* » à la fois séparable et inséparable du corps...

(idéologiques, juridiques, financières, organisationnelles...) sur les conditions sociales d'exercice de l'analyse, et qui peuvent être d'une grande violence comme actuellement. D'où la nécessité de leur opposer une « politique de la psychanalyse ».

3- Et c'est le 3^o sens de « politique », entendue comme **STRATEGIE** (avec ses tactiques), toujours transitif : une politique de ... Manières de faire pour rendre possible quelque chose, notre praxis ici en l'occurrence, étant donné un certain contexte qui lui résiste, et pour orienter sa « réalisation » selon une certaine temporalité. De telles politiques de la psychanalyse se déclinent, comme on l'a déjà noté, *intrinsèquement* au sein des collectifs constitués de ceux qui s'y réfèrent spécifiquement et *extrinsèquement* en rapport aux instances de pouvoir. On en a vu l'urgence particulièrement ces dernières années, et les réponses ne sont certes pas données, de justement convoquer la pensée à cette frontière, ou plutôt ce littoral, où ne cessent de s'affronter, se recouvrant et se découvrant sans se concilier comme la vague et le sable, ces deux éléments hétérogènes que sont d'une part la prise en compte irréductible de la « Chose analytique » qu'il y a à « connaître » et d'autant plus qu'elle touche à l'inconnu singulier du réel qui l'oriente (qu'on l'appelle freudiennement « castration » ou lacaniennement « non-rapport sexuel »), et d'autre part la prise en considération « réaliste » des demandes et commandes du Politique (2^osens) dont l'ignorance ne ferait qu'alimenter une politique de l'autruche...

4- Mais c'est le 4^o sens qui est décisif pour ce qui m'importe de clarifier aujourd'hui, afin d'éviter des confusions qui à mon sens mènent dans l'impasse, aussi bien politiquement que psychanalytiquement. : **la politique comme PRAXIS**, dont je mets, à la suite de J.Rancière l'article au féminin, **la politique** (mais c'est une convention). En tout cas, c'est celle qu'on *fait*, plus précisément qu'on *fait en se faisant, en se faisant sujet à la politique*, comme le dit JL Nancy (dans un de ses derniers livres, *Que faire ?*). Ce n'est pas le lieu ici de développer en quoi consiste une telle praxis et ses difficultés propres, sinon qu'il ne s'agit pas de l'agitation autour du pouvoir des quelques « hommes (dits) politiques » dont le même J Rancière dit que leur pratique vise au contraire à dépolitiser, à empêcher qu'une véritable praxis politique ait lieu dans le champ du collectif. Celle-ci en effet implique la visée d'un « comme-un », d'une perspective « comme-une » du devenir *des* hommes, et suppose non seulement qu'elle soit prise en responsabilité par chaque un élevé au rang de *citoyen* (ce qui définit une **république**, en son sens premier de *res publica*, instituant une *place* publique où « faire les lois »), mais qu'elle génère **des lieux où un sujet se fait en faisant de la politique**, où émerge un sujet à son Histoire, ici avec grand H, qu'on l'appelle Peuple ou d'autres noms (ce qui définit la **democratie** en son sens premier grec d'une insurrection des « hommes libres », *libres de tout*, à savoir ceux qui ne sont « rien », rien qui soit compté dans l'ordre des choses établi, et telle qu'on a pu voir très récemment avec quelle violence, en l'occurrence financière, *le* politique l'a réprimée, en Grèce même comme par hasard).

Or, c'est précisément là que la praxis analytique est comme telle étrangère à la politique comme praxis, non seulement parce que le champ propre de son exercice n'est pas celui du collectif (au sens d'Hannah Arendt de la pluralité des égaux – à écrire dans les deux orthographes), mais parce que le réel en jeu qui en est la cause, cause absente de la scène représentative et qui en motive pourtant et par là-même la dynamique, est le **réel social, l'impossible à vivre ensemble qui fait l'opacité du socius où il se manifeste en symptômes politiques** (que Lacan nomme cavalièrement à l'occasion « symptôme prolétaire»). Et ce réel social est aussi hétérogène au réel en cause dans la praxis analytique que l'est le réel en cause dans la science, la physique singulièrement, comme a pu le dire aussi Lacan.

Pour l'illustrer, pendant qu'on est en compagnie de Messire Lacan, reportons nous au « *petit apologue* », comme il l'appelle, qu'il nous conte au chapitre 8 du séminaire XI, celui de la fameuse « boîte de sardine », et que j'appellerai plus volontiers dans ma lecture

d'aujourd'hui, qui est politique, non analytique, l'apologue de « Petit Jean ». D'autant plus remarquable qu'il est un des très rares passages où le *Grand Jacques* se montre sympathique, ou disons « humain », au sens de se laisser aller à se découvrir en défaut d'énonciation, en quelque sorte hors de sa voie/x de séminariste. Il faudrait lire toute la page, très émouvante. J'écourte, pour n'écouter que l'R (ou l'erre) de réel social qui s'y découvre, en deçà de l'usage analytique qu'il en fera à propos de la pulsion scopique, et je ne retiens que cette petite morale de la fable qu'il énonce en passant avant qu'il repasse au discours qui lui importe:

« *La portée de cette petite histoire, telle qu'elle venait de surgir dans l'intervention de mon partenaire...* » [le partenaire c'est « le nommé Petit Jean » qui, précise-t-il avant « est, comme toute sa famille, disparu très promptement du fait de la tuberculose, qui était à ce moment-là la maladie dans laquelle toute cette couche sociale se déplaçait », ce « partenaire » Petit Jean donc qui lui a fait remarquer que la boîte de sardine, vide sans doute, qui flottait au soleil, et qu'il pouvait voir, et bien elle, « elle te voit pas »] (je reprends la citation), « ... *le fait qu'il [Petit-Jean] la trouvât si drôle, cette histoire, et moi moins, tient à ce que, si on me raconte une histoire comme celle-là, c'est tout de même parce que moi, à ce moment là – tel que je me suis dépeint, avec ces types qui gagnaient péniblement leur existence, dans l'étreinte avec ce qui était pour eux la rude nature – moi, je faisais tableau d'une façon assez inénarrable. Pour tout dire, je faisais un peu tache dans le tableau...* ». Ainsi aura eu lieu une rencontre improbable entre ce « jeune intellectuel » de vingt ans qui n'avait « d'autre souci que d'aller ailleurs, de me baigner dans quelque pratique directe, rurale, chasseresse, voire marine. », et ce pauvre pêcheur qui « pêchait sur sa coquille de noix, à ses risques et périls ».

Que cette rencontre avec la dure réalité des classes sociales pour qui la question du désir est suspendue d'abord à la lutte pour survivre comme pour les 4/5 de l'humanité au moins, soit vite reléguée au statut de petite fable, à peine un rêve de vacances qui l'irréalise et s'oublie, cela ne tient pas seulement au statut social du « chevalier » dénommé Lacan, mais à la nécessité intrinsèque du voyage analytique qui comme tel ne se parcourt qu'à *chevaucher en marge* des champs où l'existence peine déjà à se survivre dans la « prose du monde », même et surtout si revient aussi à quiconque de pouvoir un jour, lui aussi « *habiter le monde poétiquement* ». Cette « tache dans le tableau », ce n'était pas rien de la repérer, et nous le faisons tous quand des échos de « la misère du monde » viennent opacifier le cours des séances, ce dont il y a lieu de *prendre acte* mais dont ce n'est pas le lieu, quoi qu'on en ait parfois, pour les *traiter* comme telles. Et c'est tout ce que je voulais démontrer : l'irréductibilité des praxis politique et psychanalytique. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas entre elles de possibles isomorphies et même certains nouages par une troisième « consistance »¹³, à déterminer, dans la mesure où une analyse peut mener *au bord, mais seulement au bord*, de la politique.

Un dernier mot pour finir sur ce point, à propos du fameux « *discours capitaliste* » que Lacan a introduit. Il témoigne sans nul doute d'une prise en compte de l'insertion de la

¹³ Cf la fin de mon article de Che Vuoi ? 40, où j'avance que cette troisième consistance pourrait se nommer « athéisme », en un sens non discursif car il ne s'agit pas de « déclaration », de prise de position par rapport à l'existence d'un Dieu, mais d'un mouvement-sujet en coalescence avec la question du « passage de l'acte », c'est-à-dire d'une existence « sans au-delà » (comme le dit Jean Allouch), qui se passe d'Autre en référence, serait elle une place vide, et mise sur le seul nouage, peut-être pas sans une paradoxale « mystique athée », d'un autre (en soi, mais pas « même ») à l'autre, « autre » entendu dans sa pluralité d'autres non totalisable. Ce au bord de quoi une analyse menée à son terme pourrait parfois mener, dans la mesure où elle « réalise » un affranchissement du recours à l'Un au lieu de l'Autre, mais ne peut comme telle *accomplir* puisque ces autres n'existent dans leur pluralité que dans la dimension politique. Ce n'est là qu'une piste au travail, à poursuivre.

pratique analytique dans l'histoire collective des formations sociales, le K2R de la psychanalyse purement structurale n'étant pas venu à bout de la « tache dans le tableau », qui a laissé des traces sociales (sinon cio-sales !). C'est très intéressant, et de plus en plus de psychanalystes, pas seulement Guy Leres et Philippe Beucké mais d'autres aussi, en particulier autour de la revue « Psychanalyse » de l'APJL, s'emploient à en faire usage, et je les suis. Mais quel est le statut de ces élaborations ?

En un mot : *le dit « discours capitaliste » n'est pas un discours sur le capitalisme*, tel qu'il vaudrait comme un savoir qui en éluciderait l'essence, ou en ferait pour le moins connaître le fonctionnement « intime » par delà les approximations sociologisantes par ex, encore moins une appréhension impliquante qui autoriserait un savoir faire avec lui, en particulier pour « en sortir ». Lacan, je crois, n'a d'ailleurs pas partagé cette illusion, puisqu'il a tout au plus parlé d'autoriser par l'analyse une « sortie » éventuelle de « *quelques uns* », un par un, pas d'une sortie collective, càd ce qu'on appelle depuis la Commune de Paris l'« émancipation du genre humain » qui ressort de la praxis politique, seule à se coltiner, *certes jusqu'ici plutôt mal*, le réel social en cause.

L'issue, pour les rares « quelques uns », parmi les 7 milliards d'humains, qui s'en tireront individuellement, consiste à se déprendre de l'assignation à la consommation insatiable de « lathouses », ou comme le dit plus radicalement Christian Fierens¹⁴, à pouvoir ne plus rabattre le *plus de jouir* sur le *produit* qui est censé le réaliser. Ce n'est certes pas rien, non seulement pour les heureux élus, mais pour l'éclairage éventuel sur cet aspect du fonctionnement idéologique du capitalisme, qui en effet ne s'entretient (ne se reproduit) qu'à formater ainsi les subjectivités consommatrices, en en détournant le désir sur ces leurres ; ce dont peut sans doute tirer aussi profit une praxis politique. Mais, sauf à se croire « subversif » à bon compte, telle n'est pas sa fonction dans le champ analytique, où seulement il peut valoir comme tel.

Le discours capitaliste ne prend fonction qu'au regard de la théorie des 4 discours « classiques », qu'il dérange, et oblige à plier notre pratique aux nouvelles modalités de subjectivation « spontanées » qui se présentent en effet (ce qui ne veut pas dire « nouveaux sujets »). Et là, c'est intéressant : il y a du travail à faire pour savoir accueillir des demandes de moins en moins conformes a priori au modèle du névrosé viennois ou même du névrosé parisien des années 60...

J'arrête là sur ce point que je voulais rapide – c'est raté !- à propos de politique et psychanalyse, pour amorcer un travail sur le signifiant *d'événement* dans le champ de la psychanalyse, dont je propose maintenant une esquisse.

-2-

« *Je voudrais m'abandonner sur un chemin* », c'est la phrase que me rapporte un jeune analysant, 16 ans, dit « enfant précoce », telle qu'elle lui revient en mémoire, énoncée par sa mère lui rapportant ce qu'il aurait dit lui-même un jour à *trois ans*, et interprétée par elle sur le moment comme un désir de fugue qui alors l'effrayait. Prononcée, ou non, si précocement, cette phrase vient se dire aujourd'hui en séance, en ce temps de son existence où il se sent écartelé entre le désir des parents qui lui trace une voie de grande réussite scientifique (classe prépa et normale sup) dont il est capable, et sa passion pour le dessin auquel il excelle et dans l'exercice duquel seul il « se retrouve » en phase avec lui-même, se sent « exister » - division insoutenable qui a d'ailleurs motivé sa démarche car il en connaît

¹⁴ C.Fierens : « *Le réalisme du discours capitaliste et l'utopie du saint* », revue *Psychanalyse* n°34.

des explosions de violence qu'il réprouve lui-même. Après ce dire, dans les séances suivantes, tout se détend, il peut envisager une *dialectique* dans son orientation. L'analysant s'est déplacé.

Il s'est passé quelque chose.

En l'occurrence un dire, survenant dans le transfert. Ce n'est pas tant le dit qui est nouveau, puisqu'il était supposé déjà là depuis 13 ans en tant que refoulé, ce qui est nouveau, c'est que l'énonciation qui le supportait, celle de la mère, il en fait *citation* dont l'énonciateur *devient* alors l'analysant l'adressant actuellement à l'analyste, et que de ce fait, de ce fait-de-dire, l'analysant *en prend acte, d'en répondre dans l'après coup des séances suivantes*. Transfert d'un dire de l'Autre, « *tu as dit que...* », à un autre dire qui s'en sépare, dire dont un sujet émerge en séance énonçant : « *ma mère a dit que j'ai dit...* ».

Mais d'arriver ainsi à destination de ce « *je* » qui la dit (*que ma mère a dit qui j'ai dit...*), la *lettre* de ce qui est censé avoir *été dit* à trois ans n'est pas elle-même n'importe quoi: cet énoncé extraordinaire, « *Je voudrais m'abandonner sur un chemin* », s'avère une anticipation au conditionnel (« *je voudrais...* ») de ce qu'il ne peut *réaliser* vraiment que maintenant, qui s'était jusqu'ici conservé dans le « non-réalisé »¹⁵, à savoir l'inconscient, cette « *mémoire de ce qui s'est oublié* », comme l'a formulé un jour Lacan.

Non-réalisé sans doute, heureusement pour la mère qui le craignait, mais diablement pertinent : on a là en toute lettre un énoncé du 3^o temps de la boucle pulsionnelle, tel que Lacan y repère dans le séminaire 11 l'émergence de ce qu'il appelle un « nouveau sujet », à entendre non pas comme un « autre sujet qu'avant » mais *comme sa première naissance*¹⁶, « *le fait qu'il est nouveau de voir paraître un sujet* », dit Lacan textuellement. Débordant l'oscillation de *l'aller-retour* entre l'actif (*abandonner*) et le passif (*être abandonné*), une troisième voie dite en grammaire grecque « moyenne », ou « réfléchie », (*s'abandonner, se faire abandonner*), prend voix et fait advenir « se », esquisse virtuelle d'un sujet qui n'aura existé d'abord qu'aliéné en l'Autre (la mère où il s'est inscrit et qui s'est trouvée ultérieurement le dire, et lui en transmettre la lettre en instance) avant qu'il parvienne à *se réaliser* dans l'actuel du transfert, générant alors une ex-sistence, à *se dire*, et de *ce* qu'il, l'analysant, du coup en réponde par après. Et il le fait dans le transfert, à savoir au lieu-non-lieu d'un « Autre de l'Autre », pour autant du moins que l'analyste pourvoie à ce qu'une telle puissance (« mère ») redoublée en Autorité (« père ») *n'existe pas*, qu'il s'emploie à se tenir dans l'ambiguïté du « *compagnon qui ne m'accompagnait pas* », pour le dire en reprenant un titre de M.Blanchot.

Affaire de syntaxe donc, et non de sémantique. Les temps décisifs dans le cours d'une cure sont moins les moments, nécessaires mais non suffisants, où se dévoile de l'insu, dont le *destin* discursif de se faire savoir en vérité est encore situé au lieu de l'Autre (ce qui, comme tel, fait qu'on en reste à une « intellectualisation » sans beaucoup d'effet-sujet, sinon de jouis'sens), moins donc dans le fait en soi de dévoilement que ces instants improbables où le sujet se risque au saut, n'attendant plus d'être simplement « reconnu », qu'on lui reconnaisse une *place* dans des chaînes de signifiants le représentant au prix de son aphanisis, et que s'effectue donc un *retournement* d'où *naître* en fin de compte, c'est-à-dire en se comptant pour Un du même pas que ses « frères »¹⁷ (et cette fois, ils sont deux), et au titre d'en « revenir », de cet assujettissement où il ne cesse de disparaître.

D'en revenir, justement *étonné* de « ne pas en revenir » (comme quand on dit : « je

¹⁵ Séminaire 11

¹⁶ Séminaire 11 p 162, éd Seuil : « ...Il faut bien distinguer le retour en circuit de la pulsion de ce qui apparaît dans un troisième temps. A savoir l'apparition d'un sujet qu'il faut entendre ainsi – non pas qu'il y en aurait déjà un, à savoir le sujet de la pulsion, mais qu'il est nouveau de voir apparaître un sujet. ».

¹⁷ Cf l'apologue des trois prisonniers dans *Le temps logique...*

n'en reviens pas !»), de ne pas en être « tout-revenu » (comme à la case départ, à la façon du « repenté » reniant son parcours), d'être alors moins en quête d'un « *sujet de l'inconscient textuel* » où croire se « retrouver en propre », que d'être disposé à *se faire sujet à l'inconscient, au réel de l'inconscient*, en tant qu'il se manifeste comme *Une-bévue*, c'est-à-dire en actes manqués rompant l'ordonnement du discours régnant. Ainsi, de « se faire abandonner », *de se faire, à s'abandonner*, c'est « un chemin » qui s'ouvre, non pas « son » chemin comme s'il était déjà tracé et qu'il lui revenait de droit de s'y « retrouver », mais « un chemin » à *se faire*, une voie inconnue à venir pour des pas-au-delà qui s'orientent de cette rencontre avec du réel, comme disait Olivier Grignon insistant sur « l'orientation du réel ».

Notre jeune homme venu faire part de sa désorientation s'est réorienté depuis ce *point de savoir*, à savoir (si l'on peut dire) *l'inconnu d'un chemin à se faire*, tel qu'il en a *repris* ce jour-là la formule *détenue* jusqu'ici par sa mère. Il n'est dès lors plus confronté à un choix « cornélien » entre deux voies tracées d'avance, à une alternative opposant un « dedans » de *plaisir* privé, privé de réalisation sinon d'expression sublimante, et un « dehors » de *réalité* qui ferait loi de raison du désir des parents. Ou alors s'il y a choix, c'est au sens de Kierkegaard d'un choix de choisir, entre choisir et ne pas choisir, c'est-à-dire d'être en mesure d'inventer – plus précisément dit : de ce qui se découvre, s'en inventer. C'est un petit événement dans une cure, pas spectaculaire et qui n'en est sans doute pas la ponctuation finale, mais qui n'en ponctue pas moins le parcours, et produit une « avancée » au sens où désormais, sur ce point de butée en tout cas, « rien n'est plus comme avant ». Autrement dit, il s'est fait sujet (« il » au sens de « il pleut »), sujet non du texte déjà écrit, mais sujet à écrire en acte un texte qui lui revienne¹⁸.

J'ai choisi exprès cette occurrence très ordinaire de « l'extraordinaire » d'un tel retournement, il y en aurait bien sûr de plus voyantes, mais s'y repère aussi bien ce passage furtif mais décisif par un *au-delà du principe de plaisir/de réalité*, ce point de bascule aveugle où se décide le désir, de ce que le moi y perd ses repères à l'aulne desquels il s'empêtrait jusqu'ici, et que se risque, ne serait-ce (comme dirait Lacan-le-poème) que « l'esp d'un laps », un saut dans le cercle de feu d'une déssubjectivation, ou pourrait-on dire plus rigoureusement d'une a-subjectivité (le sujet acéphale de Lacan ?) : en effet, le temps de préférer cet énoncé, « ma mère a dit que... », qui lui revient tout d'un coup, on ne sait *qui* le dit (l'enfant de 3ans, la mère, l'analysant, voire l'analyste ? *ça se dit entre eux*), sinon que cet énoncé *dans son surgissement fait événement*, rupture dans le discours tenu jusqu'ici.

Dans ce petit épisode, il n'y a pas eu d'interprétation, tout s'est joué autour du dire, de son articulation, et non du dit, de sa signifiante. Le dévoilement de la petite phrase oubliée a moins produit un effet-vérité de *découverte*, et donc d'entendement, qu'un effet-sujet *d'invention* d'une nouvelle perspective d'existence, et donc de transformation¹⁹, qui ne va pas sans *découvrement* de l'ordre du discours, pas sans déshabillage, de *ce qui est dit* jusqu'à l'indécidabilité de *qui* en soutient le semblant signifiant. *On peut alors dire qu'il y a là de l'acte analytique*. Ce qui n'est bien sûr pas à entendre comme acte de l'analyste, relevant de son intervention. Au contraire, et bien qu'il n'y soit pas absolument pour rien, c'est ce qui lui échappe, échappe en tout cas à sa maîtrise, voire à son initiative. En grossissant l'image du microscope théorisant, essayons encore de voir de plus près le procès de ce « faire événement », qui se fait en trois temps.

1. Il y a d'abord un « avant », qui en donne les conditions de possibilité (raison

¹⁸ De ce qu'un texte (celui détenu par la mère) lui revient (indicatif), l'en-je de cette « passe » est qu'il lui revienne (subjunctif) de s'en faire une marque pour un « nouveau commencement ».

¹⁹ A rapprocher de la fameuse formule de Marx dans *L'idéologie allemande* : « *La philosophie a jusqu'ici interprété le monde, il s'agirait maintenant de le transformer.* »

nécessaire sinon suffisante). C'est le travail préalable sous transfert qui a d'abord permis de « déballer » le symptôme, en l'occurrence l'embarras à s'orienter ; mais surtout, après ce premier tour dans le discours tout-venant, c'est l'espèce de « champ flottant », au sens où en parle M. Montrelay, qui s'est, ce jour-là au moins me semble-t-il, installé entre nous, l'analyste se trouvant singulièrement *impliqué* dans ce transfert avec ce jeune homme dont tant de traits ne cessent de lui rappeler un de ses propres fils, au point de ne plus trop savoir à certains moments de son écoute *de qui* il est question.

En particulier cette séance là, lui revient cette phrase prononcée par ce fils à un an ou guère plus sur une plage, dont il a, à tort ou a raison, la certitude que ce sont ses premiers mots articulés : « *T'as (v)u l'a(v)ion* » (qui *passait* effectivement dans le ciel - un ange peut-être!). Est-ce un hasard si le jeune analysant en vient alors à proférer sa petite phrase supposée dite par lui à trois ans ?

2. Ce qui arrive alors, ce surgissement d'un énoncé qui fait rupture dans le « disquourcourant » qui jusqu'ici informait son « être-au-monde, *fait événement*, insurrection imprévisible d'une *formule* jusqu'ici insue, jaillissement impromptu (c'est-à-dire sans nécessité, par pure contingence) d'un bloc de langue qui comme tel sur le moment ne fait pas sens, *pas jouis'sens*, n'y appelle même pas, mais vaut comme réel du signifiant, ou peut-être un bout de ce que Lacan appellerait *lalangue*, pas sans plus-de-jouir ; ou bien ce que Claude Maillard dans *Le Scribe* nomme le « *silence de cette écriture là. Un silence non mutique porteur de l'impossible du dire. S'écrivant sur une page qui ne peut pas se lire. Qui n'a pas à se lire. Et où la parole se meut, où de l'acte se soutient.* »

Mais ce temps de réel de l'événement, qui confronte au vide d'être dit, comme tel ne tient pas, c'est un temps de dénouage où le parlant ne sait pas ce qu'il dit en le disant, le dit à ne pas prendre en compte son dire, à *se faire voix* de ce qui revient de l'Autre²⁰.

3. D'où un 3^o temps logique, essentiel pour *faire* événement, pour qu'événement il y ait eu, qu'il ait eu lieu, qu'il se soit passé. Il s'agit qu'*après coup* il en soit *pris acte*, qu'un sujet en réponde rétroactivement, à s'y ressourcer pour un nouveau commencement, en renaître autre, autrement orienté. Ce qui revient à ce qu'il s'en renomme, de cette formule découverte/inventée qui ne consiste qu'à la lettre, et qu'il s'en fasse conséquent, en ex-siste. *N'homination*²¹ qui n'est plus un nom propre à « proprement parler », signe venu de l'Autre

²⁰ Ce temps imperceptible, et pour cause, où l'analysant se fait voix de dits repris de l'Autre, peut qualitativement être rapproché, sans les confondre, de ce qu'un psychotique peut attester à son corps défendant, comme en parle S. Rabinovitch dans *Les voix*, à propos de « l'effet Plume » : Le bien-nommé « pensionnaire » « *Plume dit à Giacomo qui hurle depuis le matin : « ce que tu entends et ce que tu dis, c'est pas la même chose* ». La petite phrase de Plume écartèle le dire et l'entendre, et dans la parole, elle isole la voix... Ce que Giacomo dit, il ne s'entend pas le dire (puisque ce sont les voix qui le disent), seul un autre, Plume, peut l'entendre... Plume se constitue comme l'entendeur de ce qui se dit [au-delà du cri, il entend ce qui s'écrit du dire dans ce qui se dit] ; en s'excluant de ce qui s'entend, il se situe dans un dehors de la persécution [du langage du dehors] C'est une position d'analyste. Ce qui rend à Giacomo la paternité de son dire. ». L'enjeu est ici que se produise une butée qui arrête la chute dans le vide du « je parle », au lieu de laisser place au retour dans le réel du langage dont le sujet n'est que l'adresse qui n'en peut mais. L'en-je est qu'un hiatus s'introduise entre le *je parle* et le *je dis que je parle*, que ça s'accroche entre eux au lieu de se fondre l'un dans l'autre, et de fondre l'un et l'autre dans le « langage du dehors »... Il ne s'agit ici, avec notre jeune analysant que d'une névrose ordinaire, d'une normalité névrotique, à la différence de Giacomo qui semble « installé » dans ce « cri du réel », et lui ne fait *qu'en passer par là*. Mais ce temps de « passage de l'acte » est décisif pour autant qu'on n'y reste pas, et correspond à ce « risque » (contrôlé) que l'analyse ne saurait ne pas prendre, selon Olivier Grignon, qui insistait sur ces passes par « la psychose-qui-n'est-pas-la-psychose ».

²¹ Écrit ainsi : « n'homination », pour distinguer cette marque de « n'essence » au « non-être », de la « reconnaissance » nommante du lieu de l'Autre qui accompagne la « mise au monde ». Ce serait un nom qui ne serait pas « propre », *pas un nom de propriété mais d'empreinte*, qui ne fait pas *référence* à un « ce » (ça qu'on nomme), qui ne fait pas arimage à un « être » qu'il n'y a pas hors discours, mais littoral au réel de la jouissance comme « seule substance » (imaginable), en tant qu'impossible à être dite. Ainsi, comme le relève O. Grignon, Freud se « n'homme »-t-il dans une certaine « joie » *freudienne* d'inventeur

d'une appartenance de soi à soi, objet d'une appropriation, mais l'in-signe, la signature illisible, d'une *reprise* par soi hors référence, marque purement littérale d'un dire, faisant littoral au non-lieu d'être dit.

En effet, ce dernier temps de bouclage est décisif, car deux suites de l'événement sont possibles, dont le pivot est l'irréductible point de liberté du sujet, suite réactive ou suite actante.

« Suite réactive » : on nie l'événement de toutes les façons (annulation rétroactive, reniement, refoulement, déni, forclusion...) par « horreur de son acte ». Ce qui fait le lit de la pathologie symptomatique et/ou engage à la répétition indéfinie du ratage de la rencontre. *Effacement de l'événement réduit à l'irréel de l'ange* (aussi bien diabolique) par tentative de retour à l'Ordre qui fait les « repentis », non sans ressentiment (la bête noire de Nietzsche). Sujet réactif qui s'accroche aux branches « d'avant », et s'en trouve d'autant plus assujéti aux signifiants de l'Autre de qui attendre, même et surtout en vain, reconnaissance de sa « place ».

« Suite actante » : un « nouveau sujet » advient d'en prendre acte, de se faire une *marque* de cet événement advenu hors sujet – ce pourquoi on peut peut-être avec Lacan parler d'« événement de corps ». Et ce « prendre acte » accomplit l'acte comme dire, ou si l'on veut, réalise le fait même *d'écrire* comme *écrit* à disposition. Prendre ainsi acte de ce qui s'est passé ne se fait pas sans courage, mais si *héros* il y a c'est au-delà du *héraut* qui en localisait le porte-voix, c'est assumer le *zéro* d'être-le-là²² en quoi on se figurait consister, pas sans du coup se faire ex-sister à son geste (son « *j'est, ou son jet* » comme l'écrit M. de Certeau), son geste de tracer des « parent-thèses » au vide, de *se compter pour un* à faire ensemble vide de son « n'être ». Non plus s'identifier au symptôme, au « personnage » symptomatique (je suis – du verbe être - un « bi-polaire », un « pervers narcissique » ou un « Gilles de la Tourette »... ou je suis « charlibéral ») mais je suis – du verbe suivre -, je m'ensuis de l'événement d'une formule singulière surgie comme un nouveau « n'hom », *triméthylamine* pour Freud, *noeud-bo* pour Lacan, ou « *s'abandonner-sur-un-chemin* » pour notre analysant.

Une psychanalyse en acte est ce lieu-dit pour un tel lieu-dire, pour que du sujet advienne là où ça n'était pas.

Cet effet-sujet suppose un passage par l'acte, acte à prendre au sens diamétralement opposé à celui d'Aristote qui commande le sens reçu jusqu'à aujourd'hui, et qui signifie l'actualisation, *entéléchie*, de ce qui n'est qu'en puissance, donc le comble de l'Être

(de la psychanalyse) avec la formule de la « triméthylamine » surgie à la fin du rêve dit « de l'injection faite à Irma » ; ainsi Lacan, au-delà de son patronyme dont il pourra à force avoir « jac'la claque », se fait-il un nom d'empreinte (comme trace de son « tracer », de ses élaborations) avec cette seule lettre (a) dit de l'objet, sa « seule invention », avant de *s'en refaire un* avec le Nœud-bo quand il s'avise dans RSI qu'il ne tient que de son dire, et qu'il s'en fera conséquent en le transformant ensuite en Nœud à 4 où est censé inscrire dans le dédoublement S/sigma du symbole et du *sinthome*, la marque d'un tel dire « oublié » dans le nœud à trois. Ainsi notre jeune analysant pourrait-il s'identifier à la lettre sinthomatique qui lui *revient* (dans l'équivoque de *faire retour* d'un passé présumé, et *qu'il est de son ressort* de le prendre en compte pour un), cette *formule* dont il prend acte à s'engager dans une dialectique renouvelée du désir.

Un tel « n'hom » reste un signifiant en tant qu'il prend matière du symbolique, mais absolument paradoxal, exception au procès de signifiante, de n'être pas différent de lui-même, de ne valoir que comme lettre, pure identité à soi, dont le sujet peut dans l'après coup de son surgissement *se tenir* comme trace de son tracer. Non plus signifiant-maître mais signifiant-n'être, *tenant lieu* de l'événement qui n'a eu lieu qu'en excès sur une « place » a priori, et au défaut de consistance du « monde », n'ayant donc eu lieu comme lieu que dans l'après coup qui l'aura nommé tel. Ce d'où un sujet s'en tient à l'ex-sistence. Le « *je voudrais m'abandonner sur un chemin* » est à ce titre un n'hom d'empreinte de notre jeune analysant, ce dont atteste non une « reconnaissance » mais une renaissance.

²² « Être-là » ou « être-le-là », ce sont des traductions usuelles en français du Dasein heideggerien. Le fait que j'en souligne ici l'outre-passement, manifeste que ce pas-au-delà marque une rupture avec la problématique ontologique du philosophe.

pleinement réalisé. L'acte est à prendre pour nous au contraire à l'envers de ce discours du Maître, comme ce qui fait rupture dans ce qui est, le temps de l'événement (de ce qui se passe) coupant la ligne chronologique quoique pouvant faire date après coup, par où seulement il arrive que puisse « changer le monde », comme dirait Marx – sinon le monde même, du moins pour nous en analyse *l'être-au-monde* de chaque un qui prévalait jusque là.

Sauf qu'à y rester, dans cette trouée de l'être au monde, c'est l'éternité de sujet en souffrance qui est promise, sujet mort né, ou plutôt né mort, sujet mort d'être n(i)é²³. Il ne s'agit donc que d'en *passer par là*, et d'en revenir, entamé dans sa plénitude mais existant : non pas *passage à l'acte*, toujours trop réussi, mais *passage de l'acte*, comme le dit Lacan dans le séminaire *L'acte analytique*, lequel ne s'appréhende que dans un « temps logique », tel que c'est l'après coup qui aura *fait* événement pour un sujet qui s'en tienne dans l'existence : « *C'est une dimension commune de l'acte de ne pas comporter dans son instant la présence du sujet. Le passage de l'acte, c'est au-delà de quoi le sujet trouvera sa présence en tant que renouvelée, et rien d'autre.* ».

Je termine en deux phrases, qui voudraient reverser en « extension », ce que j'ai tenté de cerner ici en « intension ». Soit rendre à l'événement sa portée, disons alors philosophique, que précisément il n'a pas dans la praxis psychanalytique, ni dans ses théorisations qui comme le rappelait Freud ne valent pas conception du monde » ; portée que pour cela je qualifierai de « méta », comme Freud avec sa « métapsychologie », qui ne signifie pas « au-dessus » ni « autour », mais « avec » ou « après ».

Portée « méta-physique » : *Je suis* » tient *d'être dit* tel, soit du discours. Mais *J'existe* ne se tient que de tel ou tel événement, de son « ouvert », à ce qu'on en dise ; soit : « je » n'existe que de s'orienter de ce qui survient, contingence historique, surnuméraire à la détermination de structure, à s'en faire répondant.

Portée « méta-politique » : la psychanalyse n'existant qu'au cas par cas des analyses, elle n'a rien à déclarer comme telle sur la place publique. Sinon faire état de *son souci éthique d'une politique du sujet*. Au citoyen de s'asseoir dessus ou de se mettre debout. Et peut-être pas seulement la nuit. Car c'est au peuple de le faire éventuellement venir au jour.

²³ A la fin du séminaire 7, sur le transfert, Lacan poussant à son comble l'exigence du « désir pur », fait de la figure tragique d'Œdipe à Colone le paradigme du sujet « ne cédant pas sur son désir », au prix que cette « vie entre deux morts » confine à un désêtre persistant jusqu'à la mort réelle – solution radicale mais précisément... tragique !. Il me semble qu'il « rectifie » le tir à la fin du séminaire 11 en affirmant que le désir de l'analyste « n'est pas un désir pur ». Ce que précisément il reprend dans *L'acte analytique* en inventant ce « passage de l'acte ».